

Festival du nouveau cinéma — Wim Wenders **« Le cinéma reste une sorte d'information indépendante et authentique »**

Sami Gnaba

Numéro 258, janvier–février 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44963ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gnaba, S. (2009). Festival du nouveau cinéma — Wim Wenders : « Le cinéma reste une sorte d'information indépendante et authentique ». *Séquences*, (258), 4–4.

FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA | WIM WENDERS

« LE CINÉMA RESTE UNE SOURCE D'INFORMATION INDÉPENDANTE ET AUTHENTIQUE »

Disons-le d'emblée : c'était un fan nerveux qui rencontrait Wenders. Même si on peut convenir d'un affaiblissement de son cinéma au cours de la dernière décennie, force est de constater que la vision de Wenders, malgré tout, ne s'est jamais trahie ou compromise. Nourrie de musique, mélancolique, l'œuvre du réalisateur reste sans équivalents. Et même quand celui-ci pense faux (ou trop), il n'en demeure pas moins qu'il filme toujours avec son cœur.

SAMI GNABA

En plus d'avoir choisi un chanteur, Campino, pour incarner le personnage de Finn, des artistes aussi établis que Nick Cave, Lou Reed, Patti Smith peuvent être entendus dans votre film. Qu'est-ce qui rend la musique si indispensable ?

Son courage. Je trouve que le cinéma a perdu ce courage de se révolter contre les tabous de la société...

Alors que vous étiez critique, vous parliez du cinéma comme d'une forme rédemptrice de la réalité. Dans les années 80, désabusé par la prolifération de la télévision, votre impression du cinéma changeait, en suggérant que le cinéma était en train de mourir. Quelle est aujourd'hui votre opinion ?

Deux choses sont arrivées durant les vingt dernières années. D'une part, l'image a subi une perversion de ce qu'elle peut faire ou projeter. Et d'une autre part, le cinéma a retrouvé une voie qu'on croyait perdue. Et cette voie lui a restitué une intégrité et une légitimité qu'on serait incapable de trouver ailleurs dans ce monde fou de l'audiovisuel. Confronté au chaos de la réalité, le cinéma réussit toujours à transmettre une part d'ordre et de vérité impérissable. On ne trouve ça nulle part ailleurs, dans aucun autre art ou média. Le cinéma reste une source d'information indépendante et authentique. Il y a dix ou vingt ans, je n'aurais probablement jamais pu affirmer une telle chose. À une certaine période, j'ai cru qu'il avait perdu sa validité. Mais le documentaire est revenu avec grande force, interrogeant le monde avec une acuité qu'il ne faudrait surtout pas sous-estimer.

On peut croire que vous êtes moins fataliste que vous le laissiez entendre ?

Oui, j'ai vu trop noir. C'était né d'un vrai désespoir que j'ai ressenti devant le cinéma des années 80, devant l'émergence préoccupante des *blockbusters* américains. Manifestement, je me suis trompé.

Avec l'arrivée du numérique, que vous redoutiez tant, vous êtes-vous senti obligé de faire des compromis ?

Au contraire. Le numérique m'a permis de faire beaucoup moins de compromis. Sans lui, la réémergence du documentaire, par exemple, aurait été impossible. Quant à moi, c'est grâce au numérique que j'ai réussi à monter un projet comme **Buena Vista Social Club**. On n'aurait jamais pu le faire en film. C'est pareil pour **The Land of Plenty**, un film personnel sur les États-Unis post-11 septembre. Le numérique m'a apporté



Wim Wenders et Campino

une nouvelle dynamique en tant que *film-maker* et en plus les moyens financiers nécessaires pour réaliser de tels projets.

Pour revenir à *Palermo Shooting*, il n'aborde pas juste le thème de la mort, il interroge également le statut de l'image en ce début de millénaire et les symptômes d'une certaine esthétique de la surface. Une réflexion qui n'est pas sans rappeler celle de *Lisbon Story*...

Oui, le propos est assez similaire. C'est aussi la liberté qu'avaient ces deux films — deux portraits de villes — qui me permettait à l'intérieur de leur genre malléable de raconter autre chose, de transposer les questions qui me tiennent à cœur comme humain, cinéaste ou photographe. **Palermo Shooting** m'a donné l'occasion de parler de ce que je trouvais important à ce moment. Il y a certainement quelque chose qui a disparu. Le fait qu'il n'y ait plus un acte nécessaire à la création photographique, qu'on peut tout effacer ou manipuler tout ce qu'on a pu faire, qu'il n'y ait même plus l'idée de l'original — de l'acte sacré de filmer — laisse peu à peu suggérer la disparition de cet art tel qu'on l'avait connu au début du siècle dernier. Cette vérité mémorielle de l'instant, du moment photographié, était préservée tant et aussi longtemps que le négatif existait. Cet acte de mémoire dont faisait foi la photographie, cette notion même du sacré ont aujourd'hui disparu avec le numérique.

L'image désacralisée...

Oui, mais on peut trouver une nouvelle éthique ou morale dans cette façon dont on travaille aujourd'hui avec le numérique. On peut sensibiliser les yeux et le cœur d'une autre manière pour déchiffrer l'image. Je demeure confiant, au final, qu'on peut reconstituer le sacré avec d'autres moyens.